

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1933

THÈSE

N°

340

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

PAR

Jean MOULIN

Né le 22 Février 1909, à Moulins-sur-Allier (Allier)

Hygiène des Salons de Coiffure

Président de Thèse : M. le Professeur TANON.

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1933

HYGIÈNE
DES SALONS DE COIFFURE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1933

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

PAR

Jean MOULIN

Né le 22 Février 1909, à Moulins-sur-Allier (Allier)

Hygiène des Salons de Coiffure

Président de Thèse : M. le Professeur TANON.

PARIS

VIGOT FRÈRES. ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1933

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

LE DOYEN..... M. BALTHAZARD.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie.....	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale.....	N....
Physiologie.....	BINET.
Physique médicale.....	STROHL.
Chimie médicale.....	DESCREZ.
Bactériologie.....	DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUNPT.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.....	CLERC.
Pathologie chirurgicale.....	MARION.
Anatomie pathologique.....	ROUSSY.
Histologie.....	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique.....	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale.....	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée.....	N. FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	M. VILLARET.
Clinique médicale.....	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	MARCEL LABBÉ.
	LEREBOUULLET.
	NORÉCOURT.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	H. CLAUDE.
Clinique des maladies des enfants.....	GOUGEROT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	LEMIERRE.
Clinique des maladies du système nerveux.....	LENNORMANT.
Clinique des maladies infectieuses.....	CUNÉO.
Clinique chirurgicale.....	GRÉGOIRE.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique.....	FERRIEN.
Clinique urologique.....	LEGUEU.
Clinique d'accouchements.....	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.....	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.....	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique.....	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.....	SERGENT.
Clinique de la tuberculose.....	LÉON BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.....	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
Professeur sans chaire.....	MAUCLAIRE.
	MULON.
	VERNE.



II. -- AGREGES EN EXERCICE

MM.	MM.
ALAJOUANINE . . . Neurologie et psychiâtr.	LABBÉ (Henri). Chimie biologique.
AUBERTIN. . . . Pathologie médicale.	LAROCHE (Guy). Pathologie médicale.
BÉNARD Henri. Pathologie médicale.	LEVEUF. . . . Pathologie chirurgicale.
BROCO Pathologie chirurgicale.	LÉVY-VALENSI. . . Neuro-psychiâtrie.
BRULÉ Pathologie médicale.	LIAN. Pathologie médicale.
BUSQUET. Pharmacologie.	MONDOR. Pathologie chirurgicale.
CADENAT. Pathologie chirurgicale.	MOREAU. Pathologie médicale.
CATHALA. Pathologie médicale.	MOULONGUET. . . Pathologie chirurgicale.
CHABROL. Pathologie médicale.	MOURE. Pathologie chirurgicale.
CHAILLEY-BERT. Physiologie.	OBERLING. Anatomie pathologique.
CHEVALLIER. . . Pathologie médicale.	OLIVIER. Anatomie.
DOGNON. Physique.	PIÉDELIEVRE. . . . Médecine légale.
DONZELOT. . . . Pathologie médicale.	PORTES. Obstétrique.
ECALLE. Obstétrique.	QUÉNU. Pathologie chirurgicale.
FEY. Urologie.	RICHT FILS. . . . Physiologie.
GASTINEL. . . . Bactériologie.	SANNIÉ. Chimie biologique.
GATELLIER . . . Pathologie chirurgicale.	SÉZARY. Dermatologie et syphili-
DE GAUDART	graphie.
D'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.	TROISIÈRE. . . . Pathologie expérimentale et comparée.
GIROUD. Histologie.	VALLERY-RADOT
HALPHEN. Oto-rhino-laryngologie.	(Pasteur). . . . Pathologie médicale.
HARVIER Pathologie médicale.	VAUDESCAL Obstétrique.
HAZARD. Pharmacologie.	VELTER. Ophtalmologie.
HUGUENIN. . . . Anatomie pathologique.	VIGNES. Obstétrique.
JOANNON. Hygiène.	

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.	MM.
LEQUEUX. Obstétrique.	RETTERER. Histologie.
LEROUX. Anatomie pathologique.	ZIMMERN. Physique.
NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.	

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS

DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.		MM.	
ABRAMI	Clinique médicale.	PROUST.	Clinique chirurgicale.
CHIRAY	Clinique médicale.	SCHWARTZ.	Clinique chirurgicale.
DUVOIR	Clinique médicale.	LE LORIER.	Clinique obstétricale.
BASSET	Clinique chirurgicale.	LÉVY-SOLAL.	Clinique obstétricale.
CHEVASSU.	Clinique chirurgicale.	METZGER.	Clinique obstétricale.
HEITZ-BOYER	Clinique chirurgicale.	GUÉNIOT.	Clinique obstétricale.
MOCQUOT.	Clinique chirurgicale.		

V. — CHARGES DE COURS

MM.	
MAUCLAIRE, Profes- seur sans chaire. .	{ Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY.....	Stomatologie.
CHAILLEY-BERT.....	Education physique.
LEDoux-LEBARD.....	Radiologie clinique.
WEILL-HALLÉ.....	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MERE BIEN-AIMEE

A MON CHER PERE

le DOCTEUR MOULIN, maire du V^e arrondissement.

*En témoignage de ma vive affection et de
ma reconnaissance.*

A MES ONCLES

A MES TANTES

A MES COUSINS

*Qui m'ont donné tant de preuves de leur
affection.*

A TOUS MES PARENTS

A LA MÉMOIRE

DE MES GRANDS-PARENTS

De mon cousin Victor MALLEIN,
Conseiller à la Cour de Cassation

De mon Vénéré Directeur du Collège Sainte-Barbe,

Paul PIERROTET,
Ancien Maire du V^e arrondissement

A MES MAITRES DU COLLEGE SAINTE-BARBE
ET AUX CAMARADES BARBISTES

A MON CHER MAITRE

le Professeur GEORGES BOHN

Hommage de respectueux attachement.

A Monsieur le DOCTEUR NOIR

Directeur du Concours Médical

*Hommage de respectueuse et affectueuse
amitié.*

A Messieurs : le DOCTEUR JULES RENAULT,
de l'Académie de Médecine

le DOCTEUR MAHU,

le DOCTEUR MONSAINGEON,

le DOCTEUR VINCENT,

*Mon affectueuse reconnaissance pour la sol-
licitude dont j'ai été l'objet de leur part.*

A TOUS MES AMIS CIVILS ET MILITAIRES

A MON PRESIDENT DE THESE

Monsieur le PROFESSEUR TANON

Professeur d'Hygiène à la Faculté de Médecine
Médecin-Chef des Services d'Hygiène
de la Préfecture de Police,
Conseiller technique sanitaire
du Ministère de la Santé Publique.

*Hommage de ma vive gratitude et de mon
profond respect.*

A Monsieur le PROFESSEUR BORDAS
du Collège de France,
Inspecteur général honoraire des Services d'Hygiène
à la Préfecture de Police,
Membre du Conseil Supérieur d'Hygiène
Commandeur de la Légion d'Honneur,
*En témoignage de respectueuse reconnais-
sance.*

A Monsieur le DOCTEUR NEVEU,
Chef de Laboratoire du Service des Epidémies
à la Préfecture de Police,
Préparateur au Collège de France,
Assistant au Laboratoire d'Hygiène
de la Faculté de Médecine,
*Qui avec tant d'amabilité m'a permis de
bénéficier de sa science historique.*

A Monsieur le DOCTEUR NAVARRE
Chef de travaux de l'Institut d'Hygiène,
Professeur à l'Ecole de Médecine de Caen,
*Dont la complaisance infinie m'a été si
précieuse.*

A Monsieur le DOCTEUR PAUL NOURY (de Rouen),
*Qui a si complaisamment mis sa documen-
tation à ma disposition.*

A MES MAITRES DE LA FACULTE
ET DES HOPITAUX

*Qui par leurs leçons, leurs conseils et leurs
exemples, ont dirigé mon éducation.*

MM. les PROFESSEURS AUBERTIN, BRINDEAU,
CHAMPY, CLAUDE, DUVOIR, GOUGEROT,
GUILLAIN, HARVIER, HAZARD,
LAIGNEL-LAVASTINE, LEGUEU, LEMAITRE,
LEREBOULLET, ROUVIERE, SERGENT, TERRIEN.

M. le DOCTEUR BABONNEIX, médecin des Hôpitaux,

M. le DOCTEUR ROBINEAU, chirurgien des Hôpitaux,

M. le PROFESSEUR FREUNDLER,
de la Faculté des Sciences

MM. les DOCTEURS BENOIST, GARRELON, GERARD-
MARCHANT, KOURILSKY, LELIEVRE, SICARD,
SIGWALD.



L'HYGIÈNE DES SALONS DE COIFFURE

L'idée première de ce modeste travail est due à M. le Professeur TANON, dont l'érudition étendue, alliée à un sens profond des réalisations pratiques, fait de ce Maître éminent en matière d'hygiène, un conseiller des plus appréciés des Pouvoirs publics.

Qu'il soit remercié ici, de la bienveillance avec laquelle il nous a sans cesse accueilli, des conseils éclairés qu'il nous a prodigués et de l'insigne honneur qu'il veut bien nous faire en acceptant aujourd'hui la présidence de notre thèse.

Celle-ci comprend cinq parties :

I. — De tout temps, la chevelure et la barbe ont été l'objet de soins particuliers (historique de ces soins) ;

II. — De tout temps, pour ces soins, les individus ont eu recours à une main étrangère plus ou moins qualifiée (*Historique du Coiffeur*) ;

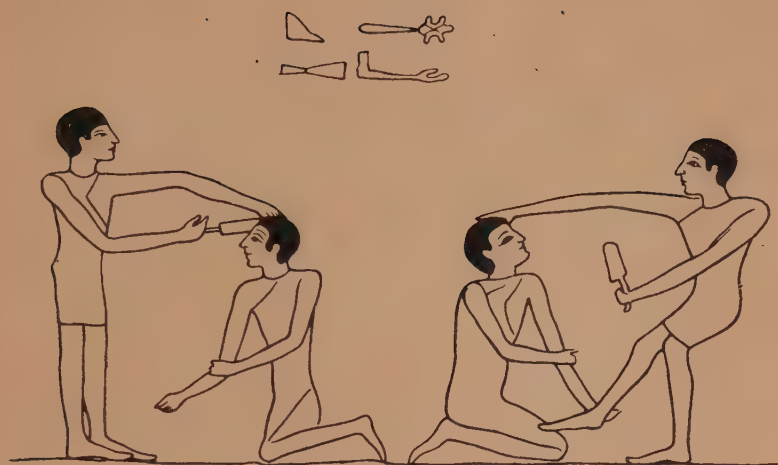
III. — De tout temps, des accidents se sont produits, des affections ont été contractées dans les salons de coiffure (lesquels) ;

IV. — Diverses mesures préventives ont été préconisées, malgré lesquelles accidents et affections existent toujours ;

V. — Conclusions : Nécessité d'une loi réglementant l'exercice du métier de coiffeur ; loi et mesures proposées.



Terre cuite de Tanagra
(Musée de Berlin)



CHAPITRE I

DE TOUT TEMPS, LA CHEVELURE ET LA BARBE ONT ÉTÉ L'OBJET DE SOINS PARTICULIERS

(Historique de ces soins).

Sous tous les climats et sous toutes les latitudes, les peuples ont toujours porté des soins particuliers à la chevelure et à la barbe. Ces soins, conséquence parfois de concepts philosophiques ou religieux obligeant les peuples à se soumettre aux exigences d'un rite cultuel, quelquefois édictés par des législateurs ou des conducteurs d'hommes, précurseurs en matière d'hygiène, mais plus souvent imposés par les caprices à satisfaire d'une coquetterie sans cesse à la recherche des moyens de plaire, ont été aussi variables suivant les lieux que différents suivant les temps.

En Egypte, ainsi que le rapporte Hérodote, les prêtres d'Isis et de plusieurs dieux égyptiens, devaient avoir le crâne rasé et se rasaient d'ailleurs le corps entier tous les trois jours « afin que ni pou, ni autre vermine ne les souille pendant qu'ils servent les dieux ». Les gens du peuple se rasaient également la tête, tandis que les hauts dignitaires et les soldats portaient perruque. Les femmes qui ne dédaignaient pas d'orner de fleurs leur chevelure, la tressaient en fines nattes qu'elles laissaient retomber lorsqu'elles ne la recouvraient pas d'une perruque noire. La tête des enfants était rasée dès le plus jeune âge. Les Egyptiens ne portaient pas la barbe.

Les Arabes portaient la chevelure et la barbe différemment suivant la tribu ; certains ne conservaient qu'une grosse mèche sur le sommet de la tête ou qu'une couronne de cheveux ceignant les tempes ; d'autres s'enorgueillissaient d'une longue chevelure et quelques-uns portaient une longue barbe qu'ils voulaient voir respectée, alors que d'autres, d'après PLIN, ne gardaient que la moustache. Leurs femmes portaient, comme encore aujourd'hui, les cheveux tressés ou bouclés.

Les Assyriens étalaient avec raffinement sur leurs épaules leurs longs cheveux bouclés qu'ils séparaient par une raie au milieu du front, et frisaient avec un soin méticuleux leur longue barbe qu'ils ne coupaient pas ; la barbe et la chevelure étaient pour eux une marque de dignité.

La barbe était sacrée pour les Hébreux ; chez eux, on

la baisait avec respect et on ne devait pas la couper, tandis que les cheveux longs, d'abord en honneur, furent ensuite considérés comme trop efféminés et durent être coupés, sauf autour des tempes, où la loi religieuse prescrivait de les respecter pour que les Hébreux se distinguent des peuples voisins qui se rasaient le tour de la tête. La femme portait les cheveux longs, mais elle ne les tressait pas ; elle ne les laissait pas non plus pendre naturellement ; elle les enduisait de baume, d'huile et de parfum et les enfermait dans un filet plus ou moins riche et parfois tressé d'or et de soie. Tous se servaient d'huile et de parfums divers pour oindre la barbe et les cheveux.

Les Indiens tressaient leurs cheveux qu'ils portaient longs ; ils se rasaient les joues, mais laissaient au menton la barbe peinte de diverses couleurs ; leurs femmes portaient les cheveux longs et pendants, alors que les jeunes filles les ramenaient en les nouant sur le front.

Les Mèdes portaient la barbe et s'ornaient souvent d'une chevelure artificielle.

Les Lydiens portaient parfois une sorte de turban comme les Orientaux modernes, mais contrairement à ceux-ci, ils ne se rasaient pas les cheveux, de sorte que ces derniers retombaient sur le front en petites boucles serrées qui descendaient jusqu'aux sourcils.

Les Samiens laissaient flotter leurs cheveux sur les épaules.

La chevelure fut en Grèce l'objet de soins tout particuliers ; jusqu'au v^e siècle, hommes et femmes indistinctement portaient de longs cheveux finement et sa-

vamment bouclés, grâce à la frisure à l'aide du fer, et symétriquement disposés en longues tresses dans le dos, agrémentés sur le front et les tempes de mèches bouclées souvent surajoutées à la chevelure. Les hommes portaient la barbe frisée et en pointe. Après le v^e siècle, les hommes devenus éphèbes se faisaient couper les cheveux, les adultes ne portaient plus la barbe ; parvenus à un âge avancé, ils laissaient pousser cheveux et barbe, mais sans exagération. A partir de la même époque, les femmes grecques obéissant à des caprices de la mode, après avoir enduit leurs cheveux de parfums variés disposaient leur chevelure avec un art consommé suivant des modalités diverses ; chez certaines, les cheveux pendant en chignon dans le dos étaient séparés par une raie, sur le front ; chez d'autres, ils étaient réunis en nœud sur le sommet de la tête ; d'autres les portaient très relevés sur le front et rejetés en arrière par un diadème ; toutes enfin donnaient à leur chevelure la disposition que réclamaient leurs fantaisies individuelles. Le passage suivant d'un dialogue entre Lycinus et Théomneste sur les *Amours* (œuvre complète de Lucien de SAMOSATE, traduction Eugène TALLOT), nous renseigne sur ce qu'étaient les soins de la chevelure féminine à Corinthe et à Athènes au II^e siècle après Jésus-Christ : « Mais ce qui dépense le plus de temps, c'est la frisure des cheveux. Les unes, au moyen de drogues qui rendent les boucles aussi étincelantes que le soleil à son midi, les teignent comme de la laine et leur donnent un éclat blond qui leur fait perdre leur nuance naturelle. Celles qui croient qu'une chevelure

noire leur sied mieux, épuisent à les parfumer la fortune de leurs époux ; leur tête exhale l'Arabie tout entière. Des instruments de fer chauffés à une flamme douce contraignent les cheveux à se rouler en longs anneaux dont les boucles, conduites avec un soin minutieux jusqu'aux sourcils, ne laissent au front qu'un étroit intervalle, tandis que les tresses de derrière flottent fièrement sur le dos et les épaules ».

Les Etrusques hommes et femmes à l'origine, frisaient et tressaient leurs cheveux en longues nattes ou en boucles. Après le v^e siècle avant notre ère, les hommes portaient les cheveux courts et les femmes se peignaient à la mode des femmes grecques.

Les anciens Romains, peuple de laboureurs et de soldats, gardaient cheveux et barbe incultes. Après le v^e siècle et jusqu'à la fin de la République, les cheveux des hommes étaient courts et droits et la barbe rasée ; les femmes nouaient les leurs derrière la tête. Au temps des empereurs, les cheveux des hommes étaient d'abord simplement frisés et descendaient sur le front ; au temps des Antonin, ils étaient bouclés ainsi que la barbe et parfois recouverts de perruques. A cette époque, les dames romaines se servaient du fer à friser et leurs façons de se coiffer étaient tellement nombreuses qu'au dire d'Ovide on ne pouvait pas plus les compter que les chênes d'une forêt ou les abeilles de l'Hybba ; elles ajoutaient d'ailleurs parfois à leur chevelure naturelle, des cheveux empruntés ; c'est ce qui faisait dire à Ovide : « une femme peut se parer d'une épaisse chevelure qu'elle aura achetée, avec de l'argent, elle répare

par des cheveux étrangers la perte des siens ». Elles les teignaient de préférence en blond avec une sorte de savon venu de Gaule ou portaient des perruques blondes venues de Germanie.

Les Pères de l'Eglise condamnaient ces usages, mais les chrétiens cédant souvent à l'entraînement, se coiffaient de la même manière et s'attiraient les reproches de Tertullien ; celui-ci trouvait excessifs les soins qu'elles donnaient à leur chevelure et il leur disait : « Ne parez pas vos têtes saintes et chrétiennes de la dépouille de quelques têtes étrangères qui sont peut-être impures, malsaines et condamnées aux peines de l'enfer ».

Les Gaulois aimaient se blondir les cheveux, de même d'ailleurs que les Germains ; ils portaient de longs cheveux tombant en liberté sur les épaules ou tressés en deux longues nattes ; ils se rasaient en général les joues et le menton pour ne garder que de longues et épaisses moustaches. Leurs femmes se coloraient en rouge les cheveux, les divisaient sur le front et les laissaient ruisseler sur leurs épaules naturellement d'abord, puis en tresses parfumées pendant la période gallo-romaine. Avant le ix^e siècle, c'était un privilège réservé aux hommes libres de porter les cheveux longs ; une chevelure rase était la marque de l'esclavage comme la tonsure était le signe distinctif des moines et du clergé. A la fin du x^e siècle, tous les hommes ne portaient plus les cheveux que courts et arrondis en forme de calotte sur le haut du crâne.

Du x^e au xii^e siècle, la façon de porter la barbe ou

les cheveux varia continuellement suivant la forme du chapeau ou le désir de plaire au souverain. C'est ainsi que Charles VII devenu chauve donnait à ses courtisans l'ordre de raser leurs cheveux et que la cour de François I^{er}, porta les cheveux ras et conserva la barbe à partir du jour où une blessure reçue obligea le roi à couper les siens. Le souverain donnait la mode. Le jour où Louis XIII laissa tomber ses cheveux en désordre sur ses épaules, la cour adopta cette mode et ceux qui n'avaient pas assez de cheveux pour la suivre se munirent d'une perruque ; le port s'en généralisa après que le roi ayant perdu ses cheveux se mit à en porter une. On gardait alors la barbe avec les moustaches en croc.

Les femmes au xi^e siècle tressaient leurs cheveux en deux nattes tombant dans le dos, nattes remplacées au xii^e siècle par un chignon qu'au xiii^e siècle, elles enfermèrent dans des résilles. Au xiv^e siècle, elles les teignaient en blond ou en noir et les relevaient au-dessus de la tête, et au xv^e siècle, alors qu'elles portaient le touret, puis le hennin, à peine quelques mèches frisées apparaissaient sur le front et sur les bords de ces coiffures. Sous Charles IX, elles frisaient et poudraient leurs cheveux en faisant adhérer la poudre au cheveu à l'aide d'un mucilage. Au début du xvi^e siècle, vint la mode des coiffures élevées avec des cheveux frisés, encollés, ce qui obligea la plupart des femmes à ajouter des faux cheveux à leur chevelure et fit naître l'usage des perruques qui gagna les hommes.

A ceux-ci Louis XIV devait imposer la perruque. Sous son règne, les hommes portaient les cheveux courts sous la perruque, la barbe était rasée, on laissait toutefois une légère mouché au menton, la moustache était petite et relevée.

Vers 1630, les femmes cessèrent de porter les perruques dont les hommes continuèrent à faire usage ; elles divisaient alors leurs cheveux en trois parties, celle du milieu formait chignon en arrière et les deux des côtés tombaient en frisettes sur les oreilles. En 1680, elles les portaient liés en coque sur le sommet de la tête, à la fontange. Au début du xviii^e siècle, elles gardaient la coiffure basse avec des cheveux très frisés, très bouclés et surtout abondamment poudrés, mais vers 1730, elles portèrent les cheveux bouclés, pommadés et relevés très haut, elles les recouvraient de chapeaux à forme des plus inattendues, forme de frégate par exemple.

A la fin du règne de Louis XV, vers 1770, les hommes avaient cessé de porter eux aussi la perruque et se contentaient de leurs cheveux naturels longs, bouclés et frisés de mille manières.

Après 1770; les coiffures de femmes changèrent continuellement ; Marie-Antoinette lançait chaque jour une forme nouvelle particulièrement haute jusqu'au jour où perdant ses cheveux à la suite d'une couche en 1780, elle adopta le chignon plat.

Après la Révolution, avec Sieyès et la Constituante, les hommes portaient la chevelure courte avec catogan, plate avec Marat, à la victime (cheveux très courts

derrière et barbe rasée) après la Terreur, et après les Incroyables à l'antique avec le Directoire et Barras, c'est-à-dire blonds, frisés, bouclés et enduits d'huile. Les femmes fertiles en inventions nouvelles portèrent après la révolution, les cheveux de façons diverses, mais surtout tombant bas sur le front, les tempes et le cou avec de longues boucles sur les épaules ; sous le Directoire, comme les hommes, elles se coiffaient à l'antique, mais avec les Merveilleuses réparurent les perruques.

Avec Bonaparte, les hommes rasés portaient les cheveux courts ; les femmes les portaient courts aussi, mais frisés et ceints d'un bandeau.

Sous la Restauration, les hommes étaient revenus au port de la moustache et frisaient leurs cheveux, mais les gardaient peu longs, malgré les perruques des émigrés ; les femmes frisèrent les leurs et en firent des chignons.

Sous Louis-Philippe, les personnages officiels se crurent obligés de relever leurs cheveux en un toupet sur le front ; cette mode persista jusqu'en 1818, alors que les jeunes adoptaient la coiffure romantique. Depuis, les hommes ont conservé les cheveux plus ou moins courts, avec ou sans barbe jusqu'à nos jours où, suivant des modes importées de l'étranger, les jeunes surtout, rasent barbe et moustache, portent cheveux longs et savamment frisés.

Les femmes sous Louis-Philippe, portaient leurs cheveux en touffes, en bandeaux ou en anglaises ; sous le second Empire, on les vit d'abord avec des bandeaux

plats, des cheveux liés par un ruban et tombant sur le cou, puis avec des chignons énormes de cheveux teints en blond ou en roux. Après 1870, elles faisaient grand usage et grand abus des faux cheveux. De nos jours, elles se contentent de leur chevelure naturelle qu'elles teignent de couleurs variées et qu'elles portent courtes depuis que les hommes ont tendance à les porter longs, et s'épilent les cils en se fardant exagérément le visage.

CHAPITRE II

DE TOUT TEMPS, POUR LES SOINS DE LA BARBE ET DE LA CHEVELURE LES INDIVIDUS ONT FAIT APPEL A UNE MAIN ÉTRANGÈRE PLUS OU MOINS QUALIFIÉE

(Historique du Coiffeur).

Pour suivre la mode dans toutes ses vicissitudes, satisfaire à ses exigences en même temps qu'à celles de la vanité et parfois aussi pour observer une loi religieuse ou suivre des conseils d'hygiène, les hommes ne sont trouvés de tout temps souvent obligés de faire appel à l'aide de leurs semblables, que ceux-ci soient de simples servantes ou des valets, ou mieux des artistes en l'art de raser, épiler, tondre, friser, composer des perruques, teindre, maquiller et parfumer. Les Egyptiens pour lesquels l'usage des perruques constituait une préservation contre les ardeurs du soleil, qui étaient tous rasés comme l'affirment la Bible, Hérodote et Diodore de Sicile et qui imposaient cette coutume à leurs serviteurs venus de l'étranger, eurent de bonne heure leur barbier, c'était le haku. La reproduction d'une peinture du tombeau de Beni-Hassan dans le livre de CHAMPOLLION, sur les monuments de

l'Égypte, nous fait connaître la façon dont opérait le barbier sur son sujet non assis, mais placé à genou devant lui.

Très nombreux en Égypte, les barbiers y formaient une corporation puissante et un papyrus traduit par Maspero nous montre l'activité du barbier : « Il rase jusqu'à la nuit ; lorsqu'il se met à manger, alors seulement, il se met sur le coude ; il va de pâté de maisons en pâté de maisons pour chercher les pratiques, il se rompt les bras pour emplir son ventre, comme les abeilles vivent de leurs travaux ». Le livre de la Genèse (XLX, 14) rapporte que des barbiers égyptiens rasèrent Joseph avant qu'il fut présenté au Pharaon. Des femmes ont d'ailleurs pu se charger de donner leurs soins à la coiffure ; c'est ainsi qu'une Euterpe est mentionnée parmi les coiffeuses d'Arsinoë.

Chez les Hébreux, Gallab. גללב désigne le barbier. Ezéchiel (V, 11) parle du rasoir des barbiers. Le livre des Juges (XVI, 19) raconte comment Dalila fit raser la tête de Samson par un Philistin ; et la Bible (VIII, 7) nous apprend que Moïse avait prescrit le rasage total pour la consécration des lévites ; il est probable qu'un barbier sacré devait être chargé de ce rasage.

Dans le *corpus inscriptionnum semiticarum* (par. I, L. I, fasc. 1, 66 A, ligne 12, p. 93), on trouve une inscription datant de 450 à 350 avant J.-G. qui parle des barbiers, gallâbini, attachés au temple d'Astarté à Larnaca (Chypre) et dans laquelle il est dit que : « ces barbiers travaillent pour leur ministère ».

La Grèce ancienne avait le *Κούρευς* dont la tâche était de raser (*ξυρεῖν*) et de tondre (*καίρειν*). Avant le v^e siècle, presque tous les Grecs portaient la barbe, de sorte que le *Κούρευς* n'avait pas souvent à raser. HOMÈRE mentionne néanmoins le rasoir, (*ἐπὶ ξυρου ἀκμῆς*), pour s'en servir le barbier le tirait de sa gaine (*ξυροδοκῆ*). Il était également manucure et se servait d'un couteau à ongles (*στυχιστερίον*). Une terre cuite de Tanagra au Musée de Berlin représente le *Κούρευς* pratiquant une coupe de cheveux sur un patient assis devant lui et recouvert d'une sorte de peignoir (*σινδών*). Son local professionnel était le *κουρίον*.

Des femmes s'adonnaient également aux soins de la chevelure à en juger par un vase grec du Musée de Pétrograd, qui nous fait voir une femme vidant un œnoché sur la chevelure d'une de ses semblables, nue et accroupie.

A Rome, le tonsor était chargé de radere et de tondre. Inconnu des Romains primitifs qui gardaient barbe et chevelure incultes, il aurait été amené de Sicile à Rome par Ticinus Manas en l'an 454 (300 ans avant Jésus-Christ). Ce n'est d'ailleurs qu'après le v^e siècle que les Romains prirent l'habitude de se raser et de se faire couper les cheveux. D'après CABANÈS, Scipion Emilien aurait été le premier romain à se raser tous les jours.

La tâche du tonsor était complexe ; il coupait les cheveux, rasait, peignait, frisait, épilait, teignait les cheveux, savait fabriquer une perruque ou compléter une chevelure par des faux cheveux ; il était manucure, se chargeait d'enlever, cors, durillons et ver-

rues et épongeait les baigneurs et les lutteurs. Aussi, disposait-il d'un important attirail. Ses instruments étaient le peigne (pecten), le miroir (speculum), les ciseaux (forfex), le rasoir (novocula), la pince à épiler (volsella), le fer à friser (calamister), le couteau à ongles, etc... Il se servait parfois d'un bonnet (scopax) enduit de poix pour faire tomber les cheveux et faisait grand usage de pommades, d'huile, d'essence parfumées.

Son client s'asseyait sur un escabeau (sella tonsoria) ; il l'enveloppait dans une sorte de grand peignoir (lin-teun) et lui coupait les cheveux avec un seul couteau ou avec deux réunis formant les ciseaux, soit en tenant les cheveux entre les doigts ou en les faisant passer au travers d'un peigne (per pectinem) pour couper les pointes dépassant le peigne.

Pour le raser, il retirait le rasoir de sa théca, l'aiguissait sur une pierre sur laquelle il avait craché au préalable (PLINE). Il n'était pas toujours très habile et son rasoir faisait souvent des plaies, il arrêtait le sang avec des toiles d'araignée. Redoutant qu'il lui en fit de volontaires, Denys, tyran de Syracuse qui craignait pour sa tête, préférait se faire brûler la barbe par ses filles à l'aide de coquilles de noix rougies au feu.

Les femmes avaient aussi parfois recours aux offices du tonsor, mais seulement pour les coiffures compliquées. C'est ainsi qu'une affranchie de Claude, dont Néron était épris, la Grecque Acté, se faisait coiffer par un tonsor ; l'esclave de sa chambre raconte SÉNÈQUE dans le « de Constantia sap. XIV » refusait d'intro-

duire Serennus dans l'appartement où le coiffeur occupé à friser Acté bousculait l'intrus qui le gênait dans son travail. D'une manière générale, elles avaient recours à leurs esclaves. D'après TIBULLE, il fallait trois esclaves, sans compter celles qui n'avaient qu'à donner des conseils, pour coiffer une grande dame romaine : l'une étagait les boucles, l'autre plaçait les nœuds dans les cheveux, la troisième répandait des parfums.

Nos élégantes modernes n'ont rien innové en adoptant la mode des cheveux coupés. Comme le fait remarquer le Docteur P. NOURY (*Chronique Médicale*, 1^{er} juillet 1926, page 214), Néron qui, ainsi que le rapporte SUÉTONE, avait eu la fantaisie de faire couper les cheveux à toutes ses concubines « *concubinosque, quas secum educeret tondendi ad virilem modum* » doit être considéré comme le père de cette mode.

Il est vraisemblable de penser qu'au début, le tonsor ait été comme le barbier égyptien, un barbier ambulante opérant en plein air, mais devenu rapidement un personnage important, c'est dans sa boutique (tons-trina) qu'il donnait les soins à la barbe (barbatoria) et exerçait sa profession, boutique aussi élégante que nos modernes salons de coiffure, avec de vastes miroirs et profusion d'instruments de toute sorte, d'onguents et de parfums, très fréquentés par les clients, mais aussi par les gens simplement avides de nouvelles. Comme le disent DARENBERG et SAGLIO « quelques hommes riches ont pu tenir à se faire accommoder chez eux par leurs esclaves. Mais la plupart des gens, et les Romaines les imitèrent, fréquentaient les salons de coif-

fure qui rendaient les mêmes services que les cafés d'aujourd'hui. Ils partageaient, avec les officines des apothicaires, l'honneur de tenir lieu de salons de conversation où on allait recueillir les derniers potins ».

D'après HORACE (Sat. 1, 7, 3) *une res nota lippis et tonsoribus* est ce que tout le monde sait, qui court les rues, entendant par *lippis* les chassieux, c'est-à-dire ceux qui vivent dans les drogues. C'est dire que les coiffeurs bavards ne sont pas nés d'hier et encore moins d'aujourd'hui.

Chez les Francs, le barbier faisait office de coiffeur puisqu'il accommodait et taillait les cheveux, mais le coiffeur ne parut réellement chez nous que dans les premières années du xvii^e siècle.

Une pièce de 1302 fait mention de la communauté des chirurgiens barbiers, organisée, toutefois, qu'en 1371, date à la quelle Charles V approuva ses statuts. Au commencement du xvii^e siècle, alors que l'usage des perruques s'était très répandu, une foule de gens qui n'étaient pas chirurgiens s'étaient mis à confectionner des perruques, même à couper les cheveux, pour leur permettre de bien placer les perruques sur les têtes, et aussi à raser. Grand émoi alors dans la communauté des barbiers chirurgiens qui se plaignit au Parlement de l'usurpation de ses privilèges par ces nouveaux artisans. Ceux-ci eurent gain de cause devant le Parlement et en 1643 formaient à côté de la communauté des barbiers chirurgiens, la corporation des barbiers-perruquiers-baigneurs-étuvistes dont l'édit de 1649 reconnut l'établissement. Mais déjà depuis

1648, les barbiers-chirurgiens avaient abandonné les insignes de leur métier et lorsque la déclaration royale de 1664 défendit aux chirurgiens d'empiéter sur les attributions des perruquiers-barbiers, ils ne s'adonnaient déjà plus qu'à la pratique des opérations.

L'édit de 1673 organisa de nouveau la corporation des perruquiers-barbiers, dont les statuts donnés en conseil le 14 mars 1674 furent enregistrés au Parlement le 17 août 1674.

Mais les grands seigneurs au début du règne de Louis XIV confiaient plutôt leur tête à leurs valets qui leur servaient de coiffeur, les gens du peuple seuls avaient recours au perruquier ; les dames aussi faisaient ordonner leur chevelure par des coiffeuses dont certaines, comme la Barancey, étaient déjà fort à la mode à la fin du règne de Louis XIII. Il y eut donc ainsi en plus des barbiers-perruquiers, des coiffeurs et des coiffeuses et de nouveaux statuts de la corporation des barbiers-perruquiers enregistrés au Parlement le 7 septembre 1718 ne donnaient nullement à ces derniers le droit de coiffer, exclusivement réservé aux coiffeurs.

Mais les perruquiers-barbiers s'étant appropriés ce droit, les coiffeurs réclamèrent et gardèrent le droit exclusif de coiffer les dames. C'est alors que parurent les coiffeurs de dames » dont la profession, disaient-ils, appartenait aux arts libéraux, tandis que celle du perruquier rentrait dans les arts mécaniques ». Il est vrai, toutefois que bien avant Louis XIV et malgré le concile d'Elvire en 1605 qui prescrivait l'usage des

coiffeuses les grandes dames s'étaient parfois engouées d'hommes réputés par lesquels elles se faisaient coiffer. A la fin du règne de Louis XV, un coiffeur de Versailles, M. Lorsana, ayant eu l'agrément de Mesdames, filles du Roi, les coiffeuses furent abandonnées à la petite bourgeoisie.

La communauté des perruquiers-barbiers continuait ses offices auprès des hommes, mais comme elles ne pouvait plus suffire à sa tâche, elle se vit agréger par la déclaration royale du 17 août 1777, 600 coiffeurs de dame. Tous ces barbiers-perruquiers et coiffeurs eurent alors peu à peu les mêmes prérogatives et continuèrent en chœur à coiffer, friser, boucler, parfumer, poudrer. Ils poudraient tellement que, vivant dans un nuage de poudre, ils ressemblaient à des merlans enfarinés prêts à être mis à la poêle ; le nom leur en est resté. Le Docteur Noury nous rapporte à ce sujet, un incident qui troubla la représentation lors de l'inauguration du premier Théâtre des Arts de Rouen : négligeant ou n'ayant pas eu le temps de faire sa toilette, un perruquier était entré au parterre debout en habit de poudre ; comme il salissait ses voisins, il en était résulté du tumulte qui se termina par l'expulsion du merlan.

Après la révolution de 1789 et jusqu'à nos jours, perruquier et coiffeur ne firent plus qu'un, leur art se modifia avec la suppression des perruques et les caprices de la mode.

Si le barbier hindou ne tient pas boutique et circule dans les rues et le long des bazars, portant son matériel en un paquet fixé sur l'épaule (*Information de Saï-*

gon, 5 mars 1922), si dans certains villages on rase parfois en plein air ou dans certaines villes sur les quais, ce qui fait dire aux esprits facétieux « on rase sur le porc ! », actuellement les coiffeurs opèrent presque partout en boutiques plus ou moins élégantes parées avant la guerre de 1914, du nom presque exclusif de « salons de coiffure ».

Ces salons étaient alors surtout fréquentés par les hommes. Mais depuis la guerre, ces salons de coiffure sont devenus de luxueuses installations qui ont pris les noms plus pompeux d'institut de beauté, d'académie de beauté, etc., que fréquentent les jeunes élégants à face complètement rasée et à longue chevelure dont les frisures et ondulations artificielles obtenues à grands frais ne s'accommodent plus du port du chapeau, et où se pressent les femmes, esclaves de la mode des cheveux courts rénovée de Néron. Celles-ci, comme le constate le Docteur BORDAS, dans un rapport si documenté au Conseil Supérieur d'Hygiène publique de France, y dépensent plusieurs heures pour subir les multiples traitements : de la taille des cheveux, l'application de lotions variées, le séchage électrique, l'indéfrisable, les teintures, l'action de la chaleur, de la lumière, des rayons infra-rouges ou ultra-violets, l'épilage des sourcils, le maquillage, l'émaillage du visage à la façon des perles de verre à l'aide d'un produit à base d'écailles d'ablettes ou de harengs, etc..., avec une grande mise en jeu de sucs astringents, de crèmes émollientes, de pâtes adoucissantes, de fards nutritifs, d'onguents, de lotions, de pâtes épilatoires,

etc., etc... Les chevelurés et les visages ne sortent pas toujours indemnes des coupes savantes et des applications de produits aussi nocifs que variés ; le courant électrique n'est pas toujours inoffensif pour le patient dont le revêtement cutané, malmené au nom de Hygie, emporte des traces cuisantes de manœuvres intempestives, quand il ne conserve pas les stigmates indélébiles d'une maladie venue souiller son corps tout entier. C'est dire que le salon de coiffure, et surtout le salon de coiffure mal tenu, peut être à l'origine d'affections ou d'accidents que ses hôtes, victimes de leur désir de plaire, payent en tribut aux caprices de la mode.

CHAPITRE III

ACCIDENTS OBSERVÉS ET AFFECTIONS CONTRACTÉES DANS LES SALONS DE COIFFURE

La première question qui se pose naturellement à l'esprit est celle de savoir si le fait même de couper les cheveux ou la barbe ne leur est pas préjudiciable. Cette question est très controversée. Certains prétendent que le coupage des poils excite l'énergie fonctionnelle des bulbes ; il favoriserait la croissance du poil à la faveur d'une sorte de congestion locale qui, là comme ailleurs, accompagne toute perte de substance, congestion qui expliquerait la sensation de chaleur éprouvée par certains sujets lorsqu'ils se font couper les cheveux ras. D'autres, ont pu dire, sans rire, que le coupage était, au contraire, pour le poil, une cause d'amoindrissement de sa vitalité par suite « de l'échappement de sa sève » par le moignon, c'est d'ailleurs, de là, qu'est née la pratique du flambage. D'autres ont dit que le traumatisme produit par la coupe du poil faisant appel à des efforts réactionnels presque incessants, le corps tout entier pouvait à la longue se ressentir de cet appel trop fréquent du mouvement organique vers la chevelure ». D'autres, ont incriminé la

traction et les traitements imposés au poil par des tondeuses ou des ciseaux coupant mal ou tenus par des mains malhabiles, alors que d'autres, au contraire, voient dans l'arrachement un moyen de favoriser le développement des poils. Rien n'est moins prouvé que toutes ces assertions et l'expérience montre, pour le moins, qu'une section du poil pratiquée avec mesure est sans inconvénient, comme sans avantage pour lui, que de très belles barbes ou chevelures se rencontrent parmi celles qui sont périodiquement coupées comme parmi celles que les ciseaux n'ont jamais touchées.

On ne peut malheureusement pas en dire autant des accidents dont le client peut être victime dans le salon de coiffure et des affections qu'il y peut contracter, soit directement de la part de l'artiste auquel il se confie, soit médiatement, celui-ci n'étant que l'agent vecteur d'une affection que ses mains ou ses instruments colportent d'un patient à l'autre.

Le coiffeur peut donner à son client toutes les maladies aiguës ou chroniques dont il est lui-même atteint, les angines dont sa loquacité facilite la propagation, la tuberculose, etc...

Il peut, par la pratique détestable, qui existerait encore, dit-on, dans certains pays, du « rasage au pouce ou à la cuiller », transmettre d'un client à l'autre toutes les affections parasitaires ou microbiennes de la bouche et des maladies générales comme la syphilis dont d'ailleurs déjà, dans sa thèse de 1887, le Docteur NIVET et en 1889, le Docteur MOREL-LAVALLÉE dans un mémoire des *Annales de Dermatologie et de Syphili-*

graphie, ont cité des cas de transmission par le rasoir. Ces cas rapportés par LANCEREAUX ont été rappelés à la séance de janvier 1932, de la Société d'Hygiène publique par le Docteur NAVARRE, séance à laquelle de son côté, le Docteur NEVEU rappelait le cas signalé par CATRIN en 1896. Laissant de côté, les lésions traumatiques fréquentes, mais en général, peu graves par elles-mêmes, comme les coupures des téguments par les ciseaux ou le rasoir, les brûlures de la peau par le fer à friser maladroitement manié, on peut dire que le coiffeur ou ses instruments peuvent être l'agent vecteur de toutes les dermatoses dues à des acariens, à des microbes, comme l'érysipèle, l'impetigo, les folliculites, le sycosis, etc... à des champignons comme les teignes, à des virus filtrants comme l'herpès et les verrues.

Le pinceau à barbe, le blaireau provenant de régions où la désinfection des poils qui servent à sa fabrication n'est pas obligatoire, peut transmettre des maladies graves. C'est ainsi que le D^r ELWORTHY a signalé un cas de pustule maligne attribué à l'usage d'un blaireau* contaminé et que le Docteur COURTS a signalé en 1917, dix-neuf cas semblables dans le *Local Government Board*. La simple pierre d'alun elle-même, dont le barbier se sert parfois comme hémostatique à la suite d'une coupure peut devenir un agent de contamination puisque REMLINGER (*Revue d'Hygiène et de police sanitaire*, juin 1911), a trouvé à sa surface le staphylocoque, le bacillus thermo, le bacillus mesentericus. Mais les accidents ou les affections graves à redouter, proviennent surtout de l'utilisation par le coiffeur des

agents chimiques ou physique dont l'usage a pris de nos jours une extension telle qu'il constitue un véritable danger public. L'agent chimique le plus couramment employé est le savon et le shampooing dont l'usage fréquemment répété n'est pas sans inconvénient pour le cheveu, la barbe ou la moustache. Le savon et le shampooing qui contiennent l'un de la soude et l'autre de la potasse capables de dissoudre le poil, produisent à la longue la trichorrexie noueuse, vulgairement appelée la maladie de la perle qui se rencontre même sur les blaireaux usagés, qui disloque les cellules corticales du poil et le rend cassant.

Les cosmétiques appliqués à la chevelure se proposent de l'orner, de la conserver, de l'accommoder aux exigences de la coiffure, d'en dissimuler les imperfections et aussi de réparer les pertes éprouvées. Une foule de substances ont été employées dans ce but, depuis la graisse d'ours recommandée par Cléopâtre, jusqu'à l'huile de lézard, aux cendres de grenouille et de cantharide. Ils ne vont pas toujours sans produire des dermites, suivant la nature des produits chimiques qui entrent dans leur composition, mais la plupart du temps, ils se bornent à surcharger la tête de matières grasses, à rendre difficile son nettoyage et à en accroître la malpropreté par la fixation de poussières et de substances étrangères. Leur nocivité apparaît donc limitée.

Il n'en est pas de même des cosmétiques employés dans le but de farder, d'embellir et de conserver fraîches les parties extérieures du corps, notamment le

visage. Ils comprennent toutes sortes d'onguents, de crème, de lotions et même de boues exotiques plus ou moins contaminées, préparations fréquemment à base de céruse, de baryte, de bismuth, de zinc, de mercure (surtout lorsqu'elles sont d'origine étrangère) et même à base d'écaillés de poisson quand il s'agit d'émailler les joues.

Tous ces produits atrophient les glandes de la peau et la dessèchent, d'où apparition plus précoce des rides qu'elles ont la prétention de prévenir. Comme le dit le Docteur BORDAS, ils peuvent produire des « désordres fâcheux, éruptions du visage se caractérisant dans les formes légères par des rougeurs, de la sécheresse, des desquamations et dans les formes graves par des tuméfactions de la peau, des phénomènes eczémateux, de la suppuration avec croûte, ulcération, accidents qui s'accompagnent de démangeaisons, de fièvre pouvant durer des semaines. Enfin, ils sont tous susceptibles de donner lieu à de nombreux cas d'empoisonnements aigus ou chroniques, avec accidents urémique, albuminurie, etc... »

Le Professeur RENAUD, de Lyon se plaisait à raconter à ses élèves, qu'appelé auprès d'une malade atteinte de saturnisme dont personne n'avait pu déceler l'origine, son attention d'érudit et d'artiste avait été attirée sur une remarquable petite boîte ancienne finement ciselée. Sa curiosité d'artiste le poussa à examiner de plus près cette boîte, il l'ouvrit et vit qu'elle servait de boîte à poudre. Il eut l'intuition de demander l'examen de cette poudre ; l'analyse y dénota la présence d'une grande

quantité de céruse ; l'origine de l'intoxication saturnine de sa malade était trouvée.

Les pâtes épilatoires composées de sulfures alcalins ou alcalinoterreux, de sulfure d'arsenic, ne sont pas non plus sans provoquer de vives réactions inflammatoires sur les épidermes délicats.

Quant aux teintures fréquemment utilisées par les élégants des deux sexes pour réparer des ans l'irréparable outrage, ou pour suivre les fantaisies capricieuses de la mode qui va jusqu'à demander des cheveux bleus à ses adeptes, elles sont toutes dangereuses, non seulement par elles-mêmes, mais aussi par les opérations préliminaires que nécessite leur application.

C'est qu'en effet, celle-ci est toujours précédée du nettoyage des cheveux, de leur dégraissage souvent pratiqué à l'aide d'hydrocarbures volatils (dits éthers de pétrole) très inflammables et qui ont été cause de brûlures redoutables, ou avec des produits à base de tétrachlorure de carbone qui contient toujours du sulfure de carbone dont la toxicité ne fait que s'ajouter à celle du tétrachlorure.

Le nettoyage est, de plus, souvent suivi d'une décoloration pratiquée, presque toujours à l'eau oxygénée, dans le but de ramener d'abord à une même teinte les cheveux qu'il s'agit de teindre d'une manière uniforme. Cette eau est encore utilisée parfois par le coiffeur pour ramener à une teinte plus claire, une chevelure dont il a poussé trop loin la teinture. Les cheveux se trouvent ainsi soumis comme le fait remarquer SABOURAUD « à plusieurs violences successives. S'ils

sont fins, ils cassent les jours suivants et il est des cas où au bout de quinze jours, la patiente peut avoir perdu la moitié de sa chevelure ».

Parfois, l'eau oxygénée est simplement utilisée pour blondir les cheveux ; dans ce cas, le cheveu n'est violenté qu'une fois, son action paraît alors moins néfaste. Néanmoins, l'abus de l'eau oxygénée, provoque parfois des éruptions à la peau, des sortes d'eczémas humides et suintants, dessèche les cheveux qui se cassent par suite de la production presque certaine de la trichorrexie.

Les teintures, avons-nous dit, sont toutes nocives, mais cette nocivité varie avec leur nature. On a coutume de les diviser d'après leur composition en teintures végétales, teintures métalliques, teintures mixtes ou rastiks, teintures d'aniline.

Les teintures végétales sont à base de feuilles de henné et de racines d'indigo réduites en poudre. Ces poudres plus ou moins mélangées s'appliquent en cataplasme sur la chevelure. Elles constituent les teintures les moins nocives ; leur principal inconvénient est de gonfler le cheveu en diminuant sa résistance.

Les teintures métalliques ont été employées de toute antiquité. On se contentait autrefois d'imprégner les cheveux d'acétate de plomb ou d'acétate de cuivre et on demandait aux exhalaisons de la peau d'assurer leur transformation lente d'acétate en sulfure très foncé ; plus tard, cette sulfuration fut produite extemporainement par une application d'hyposulfite de soude. La plus répandue des teintures métalliques est la teinture

au nitrate d'argent, quelques-unes sont à base de mercure. Le moindre inconvénient de ces teintures est de compromettre le bulbe pileux, mais elles peuvent produire des intoxications consécutives à l'absorption par la peau de leurs composants toxiques. Il peut arriver d'autre part, qu'une teinture à base de nitrate d'argent laisse une tache sur la peau du visage, on l'enlève facilement avec une solution d'hyposulfite de soude ; mais il arrive parfois qu'on se serve pour l'enlever de flacons « à détacher » du commerce ce qui expose à de grands dangers d'intoxication en raison du cyanure de potassium éminemment toxique qu'il renferme le plus souvent.

Les teintures mixtes ou rastiks sont d'origine végétale et minérale. Elles sont habituellement à base de henné, auquel on ajoute des sels métalliques. Les Arabes fabriquaient du pyrogallate de cuivre avec lequel ils communiquaient au henné une teinte plus ou moins foncée, en faisant griller des noix de galle avec des pyrites de cuivre. Leur toxicité est fonction de la toxicité du métal uni au henné, mais toutes rendent le cheveu plus fragile et SABOURAUD a vu après des applications, pour le moins maladroites, des femmes qui en rentrant chez elles, ont enlevé avec leur chapeau, la moitié de leur chevelure.

Les teintures d'aniline ont d'autant plus de vogue que leur application est facile et que les accidents qu'elles occasionnent sont relativement rares, mais quand elles en produisent, ce sont des intoxications excessivement redoutables. Ces teintures sont, en géné-

ral, à base de paraphénylènediamine et d'eau oxygénée, le premier de ces corps est le mordant, le deuxième le fixateur ; le mélange constitue la base du Bandrowski.

Les accidents lorsqu'ils se produisent n'apparaissent qu'après une dizaine d'heures. Ce sont d'abord des démangeaisons aux tempes et autour du cuir chevelu, puis apparaissent quelques petites rougeurs, et un œdème énorme, mou, au point que la sérosité de l'œdème se déplace suivant la position du sujet, envahit toute la face, ferme les paupières et descend parfois jusqu'aux seins. Des phlyctènes apparaissent ensuite, s'ouvrent et laissent écouler une sérosité qui se concrète en croûtes d'aspect impétigineux. Le malade est parfois hideux à voir. Le cuir chevelu, siège aussi de démangeaisons, peut ne présenter de lésions apparentes que sur ses bords. En général, cet état s'atténue vers le quatrième jour, mais le malade ne peut guère sortir avant une quinzaine de jours. L'affection s'accompagne souvent d'albuminurie, que SABOURAUD a vu dans un cas, persister six mois. Elle constitue la plus impressionnante des affections d'origine chimique qui se peuvent contracter dans un salon de coiffure. Tous les sels toxiques d'aniline peuvent produire des effets semblables.

Les agents physiques eux aussi utilisés dans les salons de coiffure, ne sont pas à l'abri de tout reproche.

La chaleur portée par le fer sur le poil dont on veut obtenir la frisure, n'est pas sans inconvénient pour ce dernier, ni sans danger pour la peau du patient exposé

à des brûlures. M. CLAVELIN, préparateur au Muséum, examinant des cheveux pressés par le fer à friser, a constaté que les cheveux primitivement ronds, deviennent ovales à la coupe après l'action du fer, frisent, mais s'altèrent, se cassent et tombent. D'ailleurs, les femmes qui, autrefois frisaient elles-mêmes, avec le fer chaud, les mèches de cheveux tombant sur leur front, arrivaient à ne plus pouvoir se friser par suite de la chute progressive des cheveux constituant ces mèches.

Un procédé d'épilation qui a tendance à se répandre dans les salons de coiffure, qui constitue une véritable pratique illégale de l'exercice de la médecine, consiste à brûler les bulbes pileux par une véritable thermo-coagulation. L'aiguille thermoélectrique laisse à sa suite un processus inflammatoire qui n'est pas toujours sans conséquences graves, surtout lorsqu'il siège à la lèvre supérieure.

Le cuir chevelu est encore malmené avec l'aide du courant électrique, lorsque pour remédier aux outrages que toutes les manipulations occasionnées par les coiffures modernes, font subir à la chevelure, celle-ci est aspergée de douches d'étincelles produites par des électrodes à haute fréquence, accompagnées de lueurs plus ou moins violettes baptisées du nom fallacieux de rayons ultra-violets. Mais les plus graves méfaits de l'électricité s'observent dans son utilisation pour la pratique de l'ondulation permanente ou indéfrisable.

Des brûlures peuvent se produire au cours d'une ondulation permanente, mais d'après divers observateurs,

l'électricité n'en serait pas la cause directe. C'est ainsi que le Docteur PIÉDELIÈVRE cite un cas où il fut commis avec un expert électricien et où la brûlure aurait été causée par un peigne en celluloïd resté dans les cheveux de la victime et qui s'était enflammé.

Pour MM. DESCHAUX et GAUDECHAUX de Nantes, les brûlures seraient la conséquence de l'usage incorrect de l'appareil ; la cause exacte n'en serait pas le courant électrique. Lorsque les mèches et les toiles enveloppantes soit trop mouillées et que le cuir chevelu est humide par place, il se produirait selon eux, des vapeurs plus irritantes que la simple vapeur d'eau en raison de la présence en faible quantité d'ammoniaque et d'acide sulfureux, vapeurs devenant caustiques à la haute température à laquelle elles sont portées. Si pour ces auteurs, l'électricité n'apparaît pas comme la cause directe des brûlures, elle n'en est pas moins d'une manière certaine la cause indirecte, entre des mains qui ne s'en servent pas correctement.

Des accidents plus graves ont été signalés, qui font dire à *Agricola* dans l'« Information médicale » : « de toutes les inventions que nos grands-parents auraient qualifié de diaboliques, la plus importante est certainement l'ondulation permanente ou indéfrisable ». Cette ondulation nécessite une opération d'assez longue durée, qui se décompose en deux parties : une première consistant en l'application de bigoudis chauffés par le passage, pendant quatre à dix minutes, d'un courant électrique ; une deuxième comporte un séchage à l'air chaud d'une durée d'une demi-heure à

une heure. « Certaines femmes, dit le Docteur FEIL, se plaignent de la chaleur que dégage l'appareil ; elles éprouvent une grande lassitude, une sensation de lourdeur de tête, quelquefois de véritables douleurs ; elles peuvent avoir des vertiges, des insomnies. Ces malaises habituellement peu importants, durent le jour de l'application et disparaissent le lendemain. Chez quelques personnes nerveuses ou prédisposées, les signes sont plus accentués, persistent deux jours, parfois davantage. Ce sont là, peut-on dire, les petits accidents de l'indéfrisable ». Il en est malheureusement de plus redoutables.

Déjà, en 1930, le Docteur YAGÜE avait observé plusieurs cas de congestion cérébrale, consécutive à la pratique de l'ondulation permanente; il avait attiré l'attention sur les dangers de cette ondulation au cours d'une réunion de la Société Espagnole d'Hygiène, dangers confirmés par d'autres faits rapportés à la même réunion et en particulier par le Docteur MARISCAL. Ce dernier, avait rapporté un cas d'insomnie nerveuse survenue à la suite d'une ondulation de la chevelure.

Mais aucun cas signalé n'avait encore eu la gravité de celui relaté dans l'observation du Docteur André FEIL, dont lecture fut donnée à la séance du 19 juillet 1932, à l'Académie de Médecine. Dans cette observation, le Docteur FEIL rapporte le cas d'une fillette de treize ans qui, sans antécédents pathologiques héréditaires ou personnels, jouissant d'un bon état de santé habituel, présenta des signes de réaction méningée immédiatement après une séance prolongée d'indéfri-

sable à laquelle elle fut soumise par une chaude journée du mois d'août ; les signes de méningisme allèrent s'accroissant jusqu'au coma et à la mort survenue exactement trente-sept jours après l'ondulation et précédée de symptômes rappelant ceux d'une méningite tuberculeuse. Il semble difficile de ne pas attribuer une influence sinon étiologique, du moins pathogénique à l'ondulation permanente ou indéfrisable dans ce cas, dans lequel la succession des faits oblige à voir une cause sinon efficiente, pour le moins occasionnelle de la maladie ayant entraîné la mort. Aussi est-il à redouter que, si l'ondulation indéfrisable est, comme on l'a dit, la conquête la plus importante de la technique professionnelle du coiffeur, elle n'en devienne parfois aussi la plus meurtrière à l'instar des plus grandes conquêtes de la science moderne.



CHAPITRE IV

MESURES PROPOSÉES MALGRÉ LESQUELLES ACCIDENTS ET AFFECTIONS PERSISTENT

Il apparaît donc que les salons de coiffure, qui logiquement devraient toujours figurer en bonne place parmi les établissements dispensateurs des bienfaits de l'hygiène, mériteraient parfois ou plutôt certains d'entre eux, de prendre rang parmi les établissements insalubres et dangereux. Aussi rien d'étonnant à ce que les hygiénistes, soucieux de la santé publique et conscients du rôle qui leur est imparti dans notre civilisation moderne, aient depuis longtemps attiré l'attention des pouvoirs publics sur la nécessité d'édicter des règlements sanitaires applicables aux salons de coiffure, de façon, sinon à supprimer, du moins à limiter dans leur nombre, les accidents qui y surviennent, les affections qui s'y contractent qui seraient de nature à jeter le discrédit sur une profession honorable et utile, et à faire du local dans lequel elle s'exerce, un établissement dangereux pour le public.

C'est ainsi que sans remonter trop loin dans le passé, nous voyons déjà en 1884, LOEBL, de Vienne, demander que les perruquiers soient soumis à l'obligation

de la désinfection de leurs instruments avant d'en faire usage.

En 1889, le Professeur LANCÉREUX exprimait au nom du Conseil d'Hygiène de la Seine, le désir qu'on instruisit les barbiers et les coiffeurs des dangers de contagion inhérents à la pratique de leur profession et de la responsabilité qui en résulte pour eux, qu'on leur demande d'engager chacun de leurs clients à se pourvoir autant que possible des objets qui doivent leur servir et qu'on invite les coiffeurs à désinfecter après chaque opération, les objets communs. Il aurait voulu que les peignes et les brosses soient lavés tous les jours à l'eau de savon et nettoyés à l'aide de la poudre de son, que les ciseaux et autres objets en acier soient trempés dans l'eau bouillante ou désinfectés dans une solution d'acide phénique à 5 %.

En 1890, à l'instigation du médecin du district de Nordhouse, tous les coiffeurs de cette ville se virent obligés, sous peine d'amende, de désinfecter leurs instruments en les plongeant, après chaque fonctionnement, dans une solution d'acide phénique ou de créoline.

En 1894, le professeur BLAISE, de Montpellier, publiait, dans les *Annales d'Hygiène*, toute une série de mesure, dont la mise en application devrait être à conseiller ou même à imposer aux barbiers et coiffeurs dans l'intérêt de la santé publique et aussi dans l'intérêt des artisans eux-mêmes « qu'elle mettrait à l'abri des poursuites judiciaires dont ils pourraient être

l'objet en cas d'infection ou de contagion de leurs clients, de par leur responsabilité civile ».

En 1897, le Conseil d'hygiène publique de la Seine, publiait une instruction sur les mesures à prendre contre les maladies transmissibles dans les salons de coiffure, dans laquelle il conseillait aux coiffeurs de prendre, pour chaque client, les précautions suivantes :

1° Plonger immédiatement, après s'en être servi, tous les instruments en métal dans un vase en tôle galvanisée, de forme cylindrique, rempli d'eau savonneuse portée à l'ébullition pendant dix minutes au moins;

2° Se servir, à cet effet, de peignes métalliques et de rasoirs à châsse en métal nickelé;

3° Ou bien désinfecter les brosses, ciseaux, rasoirs et tondeuses, en les maintenant, pendant une demi-heure, dans une étuve ou un four chauffé de 100° à 110°, ou encore :

4° En les maintenant pendant deux heures dans une étuve ou un bahut, hermétiquement fermé, contenant une certaine quantité d'aldéhyde formique, à laquelle on aura ajouté 400 grammes de sel de cuisine, et les dégraisser fréquemment;

5° Plonger, pendant quelques minutes, avant de s'en servir, le blaireau dans l'eau bouillante;

6° Remplacer la houppe à poudre par un petit soufflet ou pulvérisateur à sec;

7° Se laver les mains au savon, et à la brosse, avant de passer d'un client à un autre;

8° Répandre sur le plancher, immédiatement après une coupe de cheveux, de la sciure de bois humide, qu'on relèvera avec un balai mécanique, dont on videra ensuite la boîte dans un seau couvert contenant du sable ou de la sciure mouillée, à brûler tous les soirs;

9° Tenir pour indispensable la propreté scrupuleuse du linge.

En 1920, la municipalité de Cleveland (Ohio), publiait une ordonnance fixant les conditions requises pour permettre à un salon de coiffure de s'ouvrir ou de rester ouvert. Cette ordonnance rend obligatoire l'usage d'eau courante, chaude et froide, ordonne la stérilisation de tout ce qui peut être en contact avec l'épiderme d'une personne au moment des soins, interdit le couchage dans le local professionnel du coiffeur et prescrit l'entretien minutieux de la propreté générale. Elle interdit, de plus, à toute personne atteinte d'affection contagieuse, d'être employée à des opérations de coupe de cheveux, coiffure, manucure, pédicure ou massage, et oblige le patron à faire, dans les douze heures, la déclaration des affections dont ses employés peuvent être atteints ; elle soumet les écoles de coiffure aux mêmes obligations.

En avril 1924, à une question du ministre de l'Hygiène, relative à la vente des blaireaux fabriqués avec des soies exotiques contaminées, le professeur BORDAS répondait qu'à son avis tout danger serait écarté aussi bien pour les ouvriers fabriquant le blaireau que pour ceux qui en font usage, si, avant toute manipulation,

les soies brutes exotiques envoyées à l'usine étaient d'abord traitées par l'ébullition en solution alcaline pendant un temps suffisant, puis triées et soumises à l'action de l'acide sulfureux, puis d'oxydants plus énergiques pour en obtenir le blanchiment. Il constatait qu'aucune loi en France ne s'opposait à l'importation des soies non désinfectées destinées à la fabrication des blaireaux et envisageait la possibilité pour la chambre syndicale des brosses, de soumettre à l'examen du laboratoire du ministère de l'Hygiène, les blaireaux manufacturés, examen qui aurait été suivi de la remise d'un certificat d'innocuité.

A Hambourg, une ordonnance de police, du 2 juin 1927, vint interdire l'exercice de la profession de coiffeur à toute personne atteinte d'une maladie contagieuse et défendre au coiffeur d'accepter comme client une personne ainsi atteinte ou poudreuse; au cas où il aurait commencé à servir un client, dans ce cas, il devrait aussitôt désinfecter ses outils et ses mains avec de l'alcool à 60°. Cette ordonnance prescrivait aussi que les locaux servant à l'exercice de la profession du coiffeur ne devait servir à aucun autre usage et édictait les précautions à prendre par le coiffeur (vêtement spécial, lavage des mains au savon dans chaque service, protection de la tête et du cou du client par un papier chaque fois remplacé, désinfection des instruments, interdiction d'employer quelque objet que ce soit pour plusieurs personnes, désinfection intermédiaire). La non-observation de

ces prescriptions était sanctionnée par une amende (150 RM) ou l'emprisonnement.

La même année 1927, paraissait, le 1^{er} décembre, à la Paz (Bolivie), sous la signature du docteur FERNANDEZ, directeur de l'Institut municipal d'Hygiène, et Ramon GONZALEZ, inspecteur municipal d'hygiène, un règlement pour la désinfection des salons de coiffure, d'une précision remarquable, dont la teneur est la suivante :

ARTICLE PREMIER. — Les salons de coiffure seront inscrits aux rôles de l'Institut d'Hygiène.

ART. 2. — Pour l'installation d'un salon de coiffure, l'intéressé présentera une demande au Conseil municipal et l'on autorisera l'ouverture de l'établissement après avis favorable de l'inspecteur d'hygiène, ainsi que du directeur de l'Institut d'Hygiène.

ART. 3. — Les coiffeurs seront qualifiés et connaîtront la pratique de la coiffure.

ART. 4. — Chaque opérateur sera pourvu d'un carnet sanitaire et inscrit aux rôles de l'Institut d'Hygiène.

ART. 5. — Tout coiffeur revêtira, pendant son travail, une blouse de toile blanche.

ART. 6. — Il est défendu de travailler en état d'ébriété.

ART. 7. — Dans chaque établissement, il y aura au moins un lavabo et des savons antiseptiques au lysol, au sublimé, pour se laver les mains après chaque opération.

ART. 8. — Le sol du salon de coiffure sera en mo-

saïque, en plancher verni et ciré ou bien tapissé avec du linoléum ou tout autre matière facile à laver; le lavage du sol devant s'effectuer au moins deux fois par semaine.

ART. 9. — Les canapés, banquettes, chaises et autres meubles seront recouverts de cuir ou de toute autre matière facilement lavable et ne seront pas recouverts de tissus.

ART. 10. — Les tables auront un dessus de marbre ou seront recouvertes de toile cirée qui sera renouvelée fréquemment.

ART. 11. — Chaque salon de coiffure comportera un stérilisateur, chauffé à l'électricité ou par une lampe à alcool, où seront immergés les appareils et ciseaux après usage et stérilisés à l'eau bouillante pendant une quinzaine de minutes environ. En outre, il y aura une bouilloire électrique, ou un petit fourneau, permettant de disposer d'eau chaude à tout moment.

ART. 12. — Il y aura également un réservoir débiteur à jet continu une solution de formaline à 2 % préparée au préalable dans une pharmacie, et servant à désinfecter les outils et les récipients nécessaires à l'opération.

ART. 13. — Les peignes seront en aluminium et désinfectés à la flamme, en présence du client.

ART. 14. — L'usage des brosses à cheveux, moustaches et barbe, est interdit, ainsi que les cosmétiques et ornements de coiffure. Les femmes seront autorisées à apporter au salon de coiffure les ornements pour

leur usage personnel et ceux-ci ne seront pas laissés dans l'établissement.

ART. 15. — Les bords à savon et les blaireaux seront lavés dans une solution de lysol à 1 % et rincés à l'eau après chaque usage.

ART. 16. — Après avoir rasé le client, le coiffeur vaporisera le visage de celui-ci avec une solution diluée d'alcool et de sublimé à 1 pour 10.000, soit une pastille pour 10 litres; puis le visage sera lavé et poudré à la poudre de riz. Pour cette opération on fera usage d'un vaporisateur ou d'un tampon de coton hydrophyle, lequel ne sera utilisé qu'une seule fois.

ART. 17. — Les cheveux tombant au sol seront balayés au fur et à mesure pendant la journée et déposés dans une boîte métallique à couvercle. Son contenu, arrosé d'une solution de formol, sera remis tous les jours au service de l'enlèvement des ordures pour incinération.

ART. 18. — La mousse savonneuse provenant du rasage de chaque individu, et restée sur le rasoir sera enlevée avec du papier et jetée à la boîte métallique mentionnée plus haut. Le papier imprimé est absolument défendu pour cet usage.

ART. 19. — Les torchons, serviettes, etc., seront renouvelés pour chaque client, l'usage de ces articles est défendu pour plus d'une personne.

ART. 20. — Tout établissement aura plusieurs crachoirs contenant une solution de phénol à 5 %. Si l'on emploie des crachoirs avec du son ou du sable, on les arrosera avec une solution de formol.

ART. 21. — Il est défendu de fumer et de cracher. Dans chaque local une affiche sera apposée au mur, relative aux prescriptions ci-dessus énoncées.

ART. 22. — Il n'y aura, dans les salons de coiffure que les outils, accessoires ou meubles nécessaires à l'exercice du métier.

ART. 23. — Il y aura, dans tout salon de coiffure, un paravent placé à proximité immédiate de la porte et portant un judas dans sa partie supérieure.

ART. 24. — Dans les établissements où l'on fabrique des coiffures, boucles, postiches, ces objets seront préalablement désinfectés au moyen d'appareils à alcool ou à l'essence, ou dans un stérilisateur, pendant dix minutes d'ébullition.

ART. 25. — Les locaux des salons de coiffure seront désinfectés par les soins de l'Institut d'Hygiène, tous les trois mois et, s'il y a lieu, les matins où le salon est moins fréquenté; le propriétaire devra payer une somme de 2 à 5 Bs., selon la catégorie à laquelle appartient son établissement.

ART. 26. — Dans tout salon de coiffure on installera un lavabo spécial pour les clients.

ART. 27. — Toute personne est tenue de dénoncer à l'inspecteur municipal d'hygiène, toute contravention à un article du présent règlement, pour application de la sanction correspondante.

ART. 28. — Les coiffeurs, ou employés des salons de coiffure, ou toute autre personne, sont également tenus de dénoncer, à l'inspecteur municipal d'hygiène, l'inobservation de ce règlement, tel que le fait de

fumer ou de cracher sur le sol, de la part des clients eux-mêmes.

ART. 29. — Toute personne ayant contrevenu à la présente ordonnance sera passible d'une amende de 5 à 50 Bs.

ART. 30. — Dans tous les salons de coiffure, on affichera ce règlement dans un endroit visible afin qu'il soit observé.

Le professeur BORDAS, en 1928, présenta un remarquable rapport au Conseil supérieur d'Hygiène publique de France; il y signalait les méfaits imputables à certaines pratiques mises en œuvre dans les salons de coiffure et les instituts de beauté, et surtout les intoxications graves dûes à l'usage de cosmétiques contenant des produits toxiques, très en vogue à la faveur d'une publicité mensongère, il demandait une réglementation ayant pour but de renseigner exactement le public sur la nature de la marchandise vendue. Il réclamait, pour les fabricants, l'obligation d'apposer sur chaque pot, boîte ou flacon, une étiquette portant le nom des différents constituants entrant dans la composition de la marchandise vendue. Il émettait l'avis que des mesures de sécurité devraient être prises par le préfet de police à Paris, par les préfets et les maires, en province, afin d'éviter les explosions, les incendies, les asphyxies provoquées par la manipulation d'hydrocarbures volatiles et toxiques et qu'il y aurait lieu d'interdire l'emploi de ces produits dans tous les salons de coiffure ainsi que dans tous les établissements analogues. Il exprimait enfin le désir que ces arrêtés

soient affichés et placés bien en évidence dans tous les locaux ci-dessus mentionnés, afin que le public soit averti des dangers qu'il peut courir en faisant usage de ces substances.

Lübeck, le 11 mars 1929, Brême, le 11 août 1929, adoptèrent la réglementation de Hambourg en ajoutant l'interdiction faite à toute personne atteinte de tuberculose pulmonaire à un stade contagieux d'exercer ou d'être employée dans la profession de coiffeur.

Le 1^{er} décembre 1929, le préfet de police, à Paris, faisait paraître une ordonnance modifiée par une autre, du 1^{er} mars 1930, concernant l'emploi, dans les salons de coiffure de Paris et de la Seine, des liquides émettant des vapeurs inflammables et toxiques. Ces ordonnances mettent les établissements où il est fait emploi de solvants volatiles inflammables tels que l'éther de pétrole, dans l'obligation d'adopter des dispositions spéciales; elles interdisent, d'une manière absolue, l'emploi dans les salons, ateliers de coiffures, etc., de Paris et de la Seine, de tous solvants à base de dérivés halogènes quelconques (chlorés, bromés ou iodés), tels que le tétrachlorure de carbone, le tétrachlorétane, les dérivés bromés de l'éthane, etc.

Enfin, en avril 1931, le ministre de la Santé publique, dont l'attention avait été attirée sur la fréquence des accidents syphilitiques et cutanés dans les restaurants et les salons de coiffure, par une circulaire du 27 avril invita les préfets à signaler aux maires la nécessité de prescrire, par arrêté, des mesures destinées à prévenir ces accidents. Ces arrêtés devaient être pris

après avis du conseil municipal et du comité départemental d'hygiène et avec l'approbation du préfet; un arrêté-type était joint à la circulaire.

Cet arrêté-type proposait des mesures de propreté générale et préconisait, sans l'imposer, un nettoyage des instruments utilisés, consistant en une immersion de quelques minutes dans une solution à 1 % d'oxycyanure de mercure, dans l'alcool dénaturé ou dans une solution à 20 pour 1000 de formol de commerce dans l'alcool dénaturé, suivi d'essuyage ou de séchage après rinçage à l'eau pure. Tout autre procédé de nettoyage reconnu efficace par le bureau d'hygiène d'une ville ou par le conseil départemental était également susceptible d'être utilisé.

A la suite de cette initiative du ministre de l'Hygiène, plusieurs villes établirent le règlement sanitaire en se rapprochant plus ou moins de l'arrêté-type proposé ou en le complétant. C'est ainsi que l'arrêté municipal du 1^{er} décembre 1931, de Strasbourg, concernant les mesures de précaution à prendre par les coiffeurs, approuvé le 15 décembre par le préfet, ajouta à cet arrêté une série de prescriptions très judicieuses, relatives à la propreté du local, qui ne doit jamais servir qu'à l'exercice de la profession, dans lequel aucun animal ne doit jamais pénétrer, et qui doit être pourvu de crachoirs fermés, aux vêtements des opérateurs, au linge à usage général, aux contagieux, à qui doit être interdit l'exercice du métier de coiffeur; mais il adopta le procédé de désinfection des instruments par la solution alcoolique de formol préconisée par l'arrêté-

type, remplaçant, toutefois, l'immersion par un nettoyage à l'aide de tampons de coton imbibés du liquide. Il charge l'inspecteur sanitaire et un délégué du syndicat des coiffeurs du contrôle de l'exécution de l'arrêté, dont il fixe au 8 janvier 1932, l'entrée en vigueur.

Le Conseil d'hygiène publique de la Seine, consulté par le préfet, en vue d'une ordonnance applicable dans la Seine, dans sa séance de janvier 1932 sur la proposition de son rapporteur, le professeur Paul CAZENEUVE, retint de l'arrêté-type du ministre de l'Hygiène, les articles visant la propreté, mais repoussa, au contraire, comme peu pratiques et difficiles à imposer à un personnel désireux avant tout d'aller vite, le procédé de désinfection préconisé. Il se rallia à l'opinion émise par le professeur CAZENEUVE, à savoir qu'il n'y a guère que la chaleur comme procédé réellement efficace et pratique de désinfection, mais que, puisque le flambage des instruments, par peur du détrempage de l'acier devenait un simple geste rituel sans portée, le meilleur procédé à employer pour désinfecter les instruments du perruquier était, comme pour les instruments de chirurgie, l'utilisation de petits stérilisateurs genre « Poupinel ».

En dehors des mesures de propreté générale, faciles à mettre en œuvre, le Conseil d'hygiène de la Seine demanda qu'on imposât, dans les salons de coiffure, les prescriptions suivantes : renouvellement des linges pour chaque client, destruction des cotons, lavage des mains du personnel avant chaque opération; stérili-

sation des instruments par la chaleur en imposant tel stérilisateur pratique et efficace; lavage des brosses au savon après chaque client.

Mais le rapporteur, après avoir constaté que les mesures d'ordre hygiénique pour la protection de la santé publique, se heurtent souvent à de puissants intérêts économiques qui les tiennent en échec, fit remarquer que la seule façon d'aboutir à un résultat profitable pour l'hygiène était de créer un ensemble systématiquement organisé, comprenant à la fois la réglementation et le contrôle local et régulier de cette réglementation.

CONCLUSION

NÉCESSITÉ D'UNE LOI RÉGLEMENTANT L'EXERCICE DU MÉTIER DE COIFFEUR

(Loi et mesures proposées)

Nous venons de passer en revue non pas tous, mais une partie des efforts louables faits de tous côtés pour doter d'une bonne hygiène les salons de coiffure et assurer avec leur salubrité, le maintien de leur bon renom. Et pourtant, de combien de méfaits supportent-ils encore l'accusation. C'est à notre sens que la question de l'hygiène des salons de coiffure n'a été envisagée que sous des angles particuliers au lieu de l'être dans son ensemble et que les mesures proposées ne pouvaient avoir qu'une action limitée aux seules déficiences qui les avaient suscitées.

Il semble que pour bien la résoudre, il faille d'abord préciser à quelles causes particulières sont dus les maux ou les accidents auxquels est exposé le client du salon de coiffure et chercher ensuite à les supprimer.

En dehors des causes inhérentes à la malpropreté et au manque d'hygiène générale, il ressort de l'étude à laquelle nous venons de nous livrer, que les affections constatées et les accidents qui surviennent dans le salon de coiffure sont imputables :

A l'inaptitude physique de l'opérateur, aux maladies contagieuses dont il est lui-même atteint ou dont sont atteints ses clients, à l'insuffisance de sa technique professionnelle, à la méconnaissance des règles de l'hygiène, à son insouciance, enfin, à la toxicité ou à l'inflammabilité des produits qu'il emploie.

Il semble bien que, parmi les conditions d'aptitude physique nécessaires à la bonne exécution du travail d'un perruquier, doivent figurer en première ligne la possession d'une bonne acuité visuelle, l'absence de tremblements et qu'en conséquence un amétrope fort, un basedowien, un parkinsonien, un épileptique, un alcoolique, et ce dernier, pour des raisons multiples, sont peu qualifiés pour l'exercice de la profession de coiffeur. D'autre part, un perruquier atteint de phtisie, de tuberculose cutanée ou d'affection parasitaire de la peau ou du cuir chevelu est bien dangereux pour ses clients, de même que ceux-ci, atteints des mêmes affections, sont, dans bien des cas, dangereux et pour l'opérateur et pour les opérés.

Si le perruquier n'a pas une technicité professionnelle suffisante, il se sert maladroitement, et parfois d'une manière irréfléchie et intempestive, des instruments dont il dispose, au grand dam de ses patients, qu'il blesse avec ses instruments coupants, qu'il brûle avec ses appareils thermiques et qu'il martyrise avec ses appareils électriques.

S'il est insuffisamment instruit des règles de l'hygiène, qui devraient présider à tous ses actes, il colporte les maladies parasitaires, il ignore le mode de

transmissions des affections microbiennes et ne comprend pas la nécessité de la désinfection, qu'il assure d'une manière imparfaite.

Si, enfin, sa responsabilité civile est trop facilement couverte par une assurance, alors que les sanctions pénales sont minimales, il peut parfois faire montre d'une belle insouciance qui n'est pas toujours compatible avec la sécurité du client.

Il importe donc de réglementer l'exercice de la profession de coiffeur, en tenant compte de toutes les causes susceptibles de compromettre la santé publique, persuadés que nous sommes qu'une personne, quelconque ne saurait, sans garanties de sa part, prétendre à l'exercice d'un métier dont le matériel humain constitue le terrain d'application.

Un règlement sanitaire, applicable aux salons de coiffure, pris sous forme d'arrêté municipal, en application de la loi du 5 avril 1884 et de celle du 15 février 1902 sur la protection de la santé publique, peut bien édicter des mesures d'hygiène à observer par les coiffeurs et même des sanctions pour en assurer l'exécution, mais il ne peut écarter de la pratique de ce métier ceux qui ne le connaissent qu'insuffisamment ou même qui ne le connaissent pas du tout. Il semble donc nécessaire, dans l'intérêt général, que cette profession cesse de pouvoir être exercée sans garanties pour le public et qu'une loi intervienne, fixant les conditions requises pour permettre de l'exercer.

Une loi devrait, à notre sens, être ainsi énoncée :
« Nul ne peut exercer le métier de coiffeur ou de

garçon coiffeur, s'il n'est porteur d'un certificat d'aptitude professionnelle.

Ce certificat est délivré après examen probatoire, portant sur l'hygiène et la technique professionnelle, subi en les formes prévues par la loi du 25 juillet 1919, relative à l'enseignement technique industriel et commercial.

Ne peuvent se présenter à cet examen que les jeunes gens ou jeunes filles justifiant de trois années au moins d'apprentissage ou sortant d'une école technique publique ou d'une école privée, légalement ouverte et reconnue par l'Etat, et en possession d'un certificat médical attestant qu'ils jouissent, si nécessaire après correction par des verres, d'une bonne acuité visuelle et ne sont atteints d'aucune affection ni infirmité susceptible d'exposer le client à un risque de contamination ou d'accident.

Ce certificat d'aptitude professionnelle ne confère à son titulaire que le droit d'exercer les pratiques courantes de la profession sans qu'il puisse faire usage d'appareils électriques ou thermoélectriques.

Seuls peuvent faire usage de ces appareils, les coiffeurs titulaires du brevet professionnel prévu à l'article 1^{er} du décret du 1^{er} mars 1931.

Les inspecteurs du travail sont habilités à verbaliser et à relever les infractions à la présente loi et à s'assurer de l'observation des prescriptions relatives à l'hygiène des salons de coiffure, imposées par arrêtés municipaux ou ordonnances préfectorales.

Le service de la répression des fraudes peut opérer

des prélèvements de produits utilisés ou mis en vente et doit s'assurer qu'ils ne sont ni toxiques, ni dangereux.

Cette loi ne ferait d'ailleurs que rappeler une loi de l'Etat de Michigan, qui ne permet la profession de coiffeur qu'aux citoyens ayant passé un examen sur l'antisepsie et la propreté. Elle trouverait son complément judicieux dans des mesures d'hygiène édictées par les maires ou les préfets, dont les arrêtés, ou les ordonnances, pourraient, en nous inspirant des mesures déjà préconisées et citées dans notre travail, être ainsi libellés.

ART. I. — Les locaux servant à l'exercice de la profession de coiffeur ne doivent, en aucun cas, servir à un autre usage. Il est interdit d'y fumer.

ART. II. — Ils doivent être bien aérés et entretenus dans un état de propreté absolu, aucun animal ne doit y séjourner, ni même y pénétrer.

ART. III. — Le balayage à sec y est interdit. Leur sol nettoyé à l'aide du faubert humide doit pouvoir supporter le lavage à grande eau ou à l'aide de solutions antiseptiques. Les cheveux tombant au sol seront balayés au fur et à mesure et déposés dans une boîte métallique, dont le contenu sera arrosé d'une solution de formol.

ART. IV. — Les murs doivent être recouverts de peintures lavables ou être blanchis à la chaux.

ART. V. — Les locaux doivent être pourvus de crachoirs répondant aux règles de l'hygiène et être munis de lavabos distincts pour le personnel et les clients.

ART. VI. — Leur ameublement doit pouvoir supporter des lavages. A cet effet les canapés, banquettes, chaises et autres meubles doivent être recouverts de cuir ou de toute autre matière facile à laver, les tables auront un dessus de marbre, de zinc, de métal émaillé, de faïence, de matière vitrifiée, ou seront recouvertes de toile cirée fréquemment renouvelée.

ART. VII. — Tout salon de coiffure doit posséder une étuve à désinfection par la chaleur, que celle-ci soit produite par l'électricité, le gaz, ou un foyer à l'alcool.

ART. VIII. — Tous les instruments en usage doivent pouvoir supporter la désinfection et aucun d'eux ne peut être employé successivement pour plusieurs personnes sans désinfection intermédiaire. Les peignes en aluminium peuvent être désinfectés à la flamme en présence du client, les bols à savon et les blaireaux seront lavés dans une solution de lysol à 1 % et rincés à l'eau après chaque usage. Les brosses rotatives sont interdites, les brosses ordinaires peuvent être lavées au savon après usage. Aucun objet ayant été employé sur des cadavres ne doit, d'aucune manière, servir pour des clients.

ART. IX (Strasbourg, 1931). — Il devra être fait usage pour chaque client, qui n'aura pas un matériel personnel, de linge, de serviettes propres n'ayant pas servi depuis la dernière lessive, ou de papier de soie frais sous forme de serviettes en papier qui devront être détruites après chaque usage. Les manteaux à l'usage général des clients devront être maintenus

dans un état de grande propreté et devront être souvent renouvelés, ils devront être mis de telle sorte qu'ils ne touchent pas le cou du client.

ART. X (Strasbourg, 1931). — L'appui-tête des sièges de coiffure devra être recouvert pour chaque client d'un linge propre n'ayant pas servi depuis la dernière lessive, ou de papier de soie frais, qui devra être détruit après usage.

ART. XI. — Les houppes à poudre ne doivent pas être d'un usage commun à plusieurs clients ; il y a lieu de les remplacer par des pulvérisateurs.

ART. XII. — En cas de blessure, le sang ne pourra être arrêté que par une compression à l'aide de coton stérilisé, l'alun employé comme hémostatique ne devra être utilisé qu'en poudre.

ART. XIII. — Le personnel occupé dans un salon de coiffure doit être revêtu de vêtements en parfait état de propreté et faciles à laver ; et doit avoir les mains dans un état de propreté constant.

ART. XIV. — L'exercice du métier de coiffeur est interdit à toute personne en état d'ébriété ou atteinte d'une maladie contagieuse quelle qu'elle soit et tout propriétaire, gérant, ou personne chargée de la direction d'un salon de coiffure, est tenu d'empêcher une personne ainsi atteinte, d'exécuter un travail quelconque dans son établissement.

ART. XV. — Les personnes atteintes d'une maladie contagieuse ou parasitaire ne peuvent être servies dans les salons de coiffure. Si, par mégarde, elles l'ont été, le coiffeur devra aussitôt faire bouillir ou dé-

sinfecter à fond le linge ou le matériel qui aura été employé.

ART. XVI. — Il est interdit de se servir dans les salons de coiffure, de solvants à base de dérivés halogénés quelconques (chlorés, bromés ou iodés) tels que le tétrachlorure de carbone, le tétrachlorétane, les dérivés bromés de l'éthane, etc. Les établissements qui font emploi de solvants volatiles inflammables, tels que l'éther de pétrole (étherol) sont strictement obligés de se conformer aux dispositions imposées dans le département de la Seine par l'ordonnance du 1^{er} décembre 1929, du préfet de police.

ART. XVII. — Il est interdit d'utiliser ou de vendre un produit toxique ou un produit qui ne serait pas recouvert d'une étiquette mentionnant le nom des différents constituants.

ART. XVIII. — Il est rappelé que seuls peuvent être employés dans un salon de coiffure, les personnes pourvues du certificat d'aptitude professionnelle et que seuls les titulaires du brevet professionnel peuvent faire usage d'appareils électriques ou thermo-électriques.

ART. XIX. — Le présent règlement doit être affiché bien en vue dans tout local ouvert à l'exercice de la profession de coiffeur.

ART. XX. — Le service de l'inspection du travail et celui de la répression des fraudes sont chargés chacun en ce qui le concerne, d'en assurer l'exécution (loi à obtenir). Toute infraction constatée sera passible des peines prévues à l'article 471, al. 15, du Code pénal,

sans préjudice des autres dispositions pénales applicables, notamment, s'il y a lieu, de l'article 29 de la loi du 15 février 1902.

Nous pensons que si ces prescriptions venaient s'ajouter aux conditions requises et fixées par la loi dont nous préconisons l'adoption pour permettre l'exercice de la profession de perruquier, non seulement les accidents observés ou les affections contractées dans les salons de coiffure diminueraient de fréquence et de gravité, mais que le salon de coiffure deviendrait un auxiliaire précieux de l'hygiène et aurait un rôle éducateur de tout premier ordre.

Vu : LE DOYEN :

BALTHAZARD.

Vu : LE PRÉSIDENT :

TANON.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS :

Pour le Recteur,

L'Inspecteur de l'Académie :

J. PERRON.

BIBLIOGRAPHIE

- Corpus inscriptionum semiticarum* (part. 1 et 1 fasc. 1, 66, Ap. p. 93).
- FAUGE. — Mémoire pour servir à la barbe de l'homme (1770).
- NORMANDIN. — Manuel du coiffeur (1827).
- D^r PHILIPPE. — Histoire philosophique, politique et religieuse de la barbe (1845).
- CROSILHES. — Hygiène et maladie des cheveux (1847).
- SPALE. — Manuel du coiffeur.
- CROIZIAT. — Les cent et un coiffeurs (1850).
- MARTINET DE MONTFLEURY. — La tête et le chapeau (1852).
- D'EZE et MARCEL. — Histoire de la coiffure des femmes en France.
- DEBAY. — Hygiène médicale des cheveux et de la barbe (1854).
- LACROIX, DUCHESNE et SÈRE. — Histoire de la coiffure (1858).
- PRUNA-BEY. — De la chevelure comme caractéristique des races humaines. (Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, 1863, t. II, °p. 1.)
- GIRARDIN. — L'oncle Placide (1877, p. 302).
- HANRIOT. — Cosmétiques contenant des substances toxiques (rapport général sur les travaux du Conseil d'hygiène de la Seine, 1881 à 1884 et 1897, page 349).
- GUHL et KONER. — La vie antique (trad. Towinski, 1885).
- Dictionnaire de l'Académie des Beaux-Arts* (art. coiffeur, t. IV, 1884).
- CHAMPOLLION. — Monuments de l'Égypte (planche 365).
- FRANKLIN (Alfred). — La vie privée d'autrefois.
- LAILLER. — Revue d'hygiène (1885, VII, p. 575).
- CONSTAN. — Pelade achromateuse (*Revue d'hygiène*, 1887, IX, p. 555).
- DECHAMBRE. — Dictionnaire encyclopédique (art. cheveux, cosmétiques).
- LANCEREAUX. — Mesures à prendre contre la propagation des maladies par les objets de toilette (rapport 1889).
- BERTHELOT, DERENBOURG, etc. — La grande Encyclopédie.
- LEINARD et SAUVAGEOT. — La vie privée des anciens.
- DESHAYES. — La teigne et les écoles (1894).

BLAISE. — Les barbiers et les coiffeurs au point de vue de l'hygiène (*Annales d'hygiène*, 1894).

BIGNAUD. — Traité scientifique de la chevelure (1896).

Instruction du 22 juillet 1897 du Conseil d'hygiène publique de la Seine, sur les maladies à prendre contre les maladies transmissibles dans les salons de coiffure.

PAULTHIER. — L'hygiène chez le coiffeur (*Correspondant médical*, 31 octobre 1899, p. 5).

LABONNE. — Comment on défend ses cheveux (1900).

COUTEAUX. — Hygiène capillaire (*Archives de médecine navale*, 1902, LXXVII, 466-468).

LAUGIER. — Hygiène des cheveux et de la barbe (*Archives de médecine navale*, 1902, XXVIII, 65-67).

Un shampoing dans l'ancienne Grèce (*Médecine intern. illustrée*, mai 1910, p. 158).

GUELPA. — Canitie et calvitie, hygiène des cheveux (1910).

REMLINGER. — L'hygiène chez le coiffeur (*Revue d'hygiène et de police sanitaire*, 1911, n° 6).

Un barbier ambulant, Saïgon (*Médecine intern. illustrée*, avril 1911, p. 129).

BIENVENU (Cabanès). — Les barbiers à Rome (*Médecine intern. illustrée*, décembre 1912, p. 401).

Revue des Etudes anciennes (avril-juin 1914).

Le barbier hindou (*L'Information de Saïgon*, 5 mars 1922).

F. BORDAS. — Désinfection des pinceaux à barbe (*Annales d'hygiène publique*, 1924, p. 193).

NOURY. — *Chronique médicale* (juillet 1926, p. 214).

F. BORDAS. — Les instituts de beauté et la loi du 21 germinal vier 1928, p. 24).

Ordonnance du Préfet de police de Paris du 1^{er} décembre 1929 et du 1^{er} mars 1930, concernant l'emploi dans les salons de coiffure des liquides émettant des vapeurs inflammables ou toxiques.

BOLOT. — Ici on rase au ponce ou à la cuiller (*Chronique médicale*, août 1929, p. 214).

Circulaire du 27 avril 1931 du ministère de la Santé publique aux préfets, relative à la prophylaxie des maladies vénériennes.

MEUBLE. — La coutume de raser au ponce ou à la cuiller (*Chronique médicale*, novembre 1931, p. 301).

Arrêté municipal de Strasbourg du 1^{er} décembre 1931, concernant les mesures de précaution à prendre par les coiffeurs, manucures, etc...

- P. CAZENEUVE. — Sur les mesures à prendre dans les restaurants, salons de coiffure, etc... (*Annales d'hygiène publique*, février 1932, p. 88).
- R. RABUT. — Soins d'hygiène du cuir chevelu (*L'Hôpital*, avril 1932, p. 223).
- A. FEIL. — Les méthodes actuelles de certaines pratiques de coiffures sont-elles toujours inoffensives? (*Bulletin de l'Académie de Médecine*, 1932, CVII, n° 27, p. 985).
- DUPLESSIS-BERTEAUX. — Le coiffeur barbier (*Médecine intern. illustrée*, janvier 1933, p. 18).
- DAREMBERG et SAGLIO. — Dictionnaire des antiquités grecques et romaines.
- MASPERON. — Histoire ancienne des peuples de l'Orient (troisième édition, tome de l'Egypte, p. 312).
- SABOURAUD. — Traité des maladies du cuir chevelu.
- GOUGEROT. — La dermatologie en clientèle.
- SABOURAUD. — Diagnostic et traitement des affections du cuir chevelu.
- DESCLAUX et GAUDUCHEAU. — Recherches sur la pathogénie des brûlures au cours d'une ondulation permanente.
- AGRICOLA. — Les dangers des caprices de la mode.
- GAUCHER et MORTIER. — Code de l'enseignement technique.

ETRANGER

ALLEMAGNE

- Prusse. — Arrêté du 24 juin 1918, paru dans *Veroffentliechung*, 1918, p. 509.
- Reichgesundheitsamt à Berlin (Allemagne). Instructions pour l'Office international d'hygiène publique, année 1930.
- Brême. — Ordonnance du 11 mars 1929, paru dans le *Bulletin de la propreté et la désinfection des salons de coiffure*, p. 667.
- Lubeck. — Ordonnance du 11 mars 1929. *Bulletin de l'Office international d'hygiène publique*, 1930, p. 667.
- Hambourg. — *Bulletin de l'Office international d'hygiène publique*, année 1928, p. 365.

SUISSE

Saint-Gall. — Réglementation du 29 juin 1920 sur l'exercice de la profession de coiffeur, paru dans *Veroffentlichung*, 1920, p. 727.

Canton Tessin. — Règlement 21 janvier 1929. *Bulletin du Service fédéral de l'hygiène publique* (Suisse, 13 avril 1929).

Schweizerische Zeitung für gesundheitspflege, 194, n° 1, Berne.

BOLIVIE

Règlement du 1^{er} décembre 1927 sur les salons de coiffure. *Bulletin de l'Office international d'hygiène publique*, 1928, p. 1940.

TURQUIE

Loi sur l'hygiène générale (paragraphe concernant les salons de coiffure). *Bulletin de l'Office international d'hygiène publique*, année 1931.

TABLE DES MATIÈRES

L'hygiène des salons de coiffure	13
--	----

CHAPITRE I

De tout temps, la chevelure et la barbe ont été l'objet de soins particuliers	15
---	----

CHAPITRE II

De tout temps, pour les soins de la barbe et de la chevelure, les individus ont fait appel à une main étrangère plus ou moins qualifiée	25
---	----

CHAPITRE III

Accidents observés et affections contractées dans les salons de coiffure	35
--	----

CHAPITRE IV

Mesures proposées, malgré lesquelles accidents et affections persistent	49
CONCLUSION	63
BIBLIOGRAPHIE	73

SCEAUX. — Imprimerie Marcel Bry. — 1933.

